

XYZ. La revue de la nouvelle

Le pays des rêves

Gilles Pellerin



Number 120, Winter 2014

Dettes : pile ou faces cachées des intérêts composés

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72892ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pellerin, G. (2014). Le pays des rêves. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (120), 76–78.

Le pays des rêves

Gilles Pellerin

« LE PAYS DES RÊVES » était, du temps de mon enfance, l'expression par laquelle on désignait la perte de conscience consécutive à un coup de poing sur la margoulette qui vous avait mis au plancher — l'expression était d'abondance utilisée par les journalistes affectés à la relation des matchs de boxe. C'est ainsi que Cassius Clay avait *expédié* Sonny Liston au pays des rêves, pays où l'on entre après avoir plié les genoux et s'être affalé de tout son long. Comme un séjour à pareil endroit ne m'intéressait pas, j'ai pour ma part évité de me livrer à ce qui pouvait y mener, comme provoquer Scorpion Bastarache dans la cour de récréation, l'enfarger en jouant au ballon-coup-de-pied ou le viser en pleine face au ballon-chasseur. Scorpion avait la réputation d'être prompt, irascible, et d'acquitter toute dette sur-le-champ.

Chaque génération d'écoliers élit un héros du pugilat, et pas nécessairement dans la catégorie des poids lourds. Les bagarreurs des catégories inférieures quant au poids sont souvent plus vifs et dotés d'une meilleure technique que les mastodontes de plus de cent kilos. C'est là qu'ordinairement brille celui qu'on désigne comme le meilleur boxeur poids pour poids, c'est-à-dire sans égard à la taille. À son entrée à l'école secondaire, Scorpion s'était distingué de cette manière, sous l'œil amusé des plus vieux. Ils ont cessé de rigoler quand, arrivé en troisième secondaire, il a aplati les matamores de cinquième. Le règne de Scorpion allait être long... (Il a même tenté de le prolonger en ratant les examens de sortie du secondaire, mais à la rentrée de l'automne suivant il n'a fallu que quelques semaines avant qu'on l'expulse, ce qui a signifié, je crois, la fin de son parcours scolaire.) L'aventure s'est poursuivie sur les chantiers de construction, à ce qu'on m'a dit.

À défaut de connaître le pays des rêves, ce dont je n'étais pas menacé en raison de ma prudence (d'ailleurs, une fois devenu le roi de l'école, jamais Scorpion ne s'en serait pris à

du menu fretin comme moi, sous peine de dévaluation), j'ai eu une enfance habitée par les cauchemars. Au fil des ans, je les ai classés par catégories : courses perdues contre des kidnappeurs qui me captureraient invariablement au moment où j'allais entrer dans notre maison ; incapacité à en verrouiller les portes et à en fermer hermétiquement les fenêtres alors qu'une présence extérieure menaçait ; sabbats de sorciers où je faisais figure de victime sacrificielle — je traduis ici en pensée adulte ce que j'ai fini par associer à la représentation dramatisée de ma hantise de la pauvreté (pour autant nous n'avons jamais manqué de rien), de mon désir de passer inaperçu (à l'école, je préférais parfois me taire que de donner la bonne réponse devant tout le monde) et de ma peur des hommes brutaux auxquels je craignais d'un jour ressembler.

Ce qui m'a délivré de ces histoires d'horreur à répétition, à la fin du primaire, ce sont les maisons avec d'interminables escaliers où l'on pénètre, avec des portes qui s'ouvrent sur des femmes accortes. Après avoir été torturé, j'étais soudain désiré. Après avoir si longtemps redouté de m'endormir, voilà que je me couchais rempli d'espoir. Non seulement y avait-il parfois des créatures enviables de l'autre côté du sommeil, mais la plupart du temps je me plaçais à l'abri de ce qui m'affligeait pendant le jour. Bien sûr, les cauchemars ne m'ont pas totalement abandonné, il fallait tout de même que les angoisses de la vie adolescente (Scorpion n'y était pas mon pire souci) me suivent dans la nuit, mais la libido était la plus forte de toutes les pulsions.

Si une infirmière ne l'avait désigné comme Monsieur Bastarache, nom peu fréquent, je n'aurais pas reconnu Scorpion en rendant visite à ma mère dans le centre hospitalier où elle finira vraisemblablement ses jours. L'homme était prostré dans un fauteuil roulant qu'on avait stationné dans un corridor. À la vue de ce condisciple dont la piqûre était fatale (on disait de ses coups qu'ils « pinçaient d'aplomb »), me sont revenues mes années d'école, ce qui ne constitue pas à proprement parler une aventure proustienne dont je me réjouirais. En y regardant de plus près, c'est l'affaissement

des paupières qui m'a retenu, trait de physionomie qui le rendait menaçant avant même qu'il ne fasse parler ses poings : cet être paraissait d'office si désabusé qu'on ne pouvait en attendre la moindre clémence. (À l'époque je n'aurais su en parler, je n'avais jamais mis de mots sur son regard glauque, il était resté dans l'immense réservoir de contenus latents, qui sont parfois ceux qui remontent le plus vite à la surface quand on retourne brusquement dans son passé.)

Ceux qu'il a pulvérisés ignorent probablement son état actuel. Je me demande, en cas contraire, s'ils auraient l'impression qu'une justice immanente veille à l'équilibre des crédits et des débits.

Chaque fois que je rends visite à maman, le hasard le met sur mon chemin. Le regard vitreux, il est plongé dans un rêve sans fin dont je n'ose imaginer la teneur.